

CONTRADICTIONS

JUIN 1996

Numéro 15 - 5 F

LA LETTRE DU CLUB DEBATTRE

PROFANES

Dans la nuit du 8 au 9 juin dernier, ils ont exhumé le cadavre d'Yvonne Foin avant de lui planter un crucifix retourné dans le cœur. "Ce soir-là, on voulait se faire plaisir... Les morts des cimetières ne sont que du bétail... Les juifs, les chrétiens et les musulmans ne sont que des bœufs à détruire...", ont expliqué tranquillement les quatre jeunes auteurs de cette condamnable atteinte au respect des morts, profanateurs de sépulture arrogants de certitude haineuse, dangereusement bercés de l'illusion d'être des succubes nés des œuvres du diable. Devant l'horreur réactive que suscite cet acte - politiquement récupéré par un Front national stupidement nécrophage -, on ne peut d'abord que souligner l'évidente dangerosité des groupes saccaniques. "Ils ne doivent pas être pris à la légère car, à l'instar de leurs coreligionnaires des États-Unis, les lucifériens français sont susceptibles de dévisser leurs activités folkloriques actuelles pour des actions criminelles : profanation de cimetières, trafic de drogues, crimes de sang", indiquait récemment le rapport de la commission d'enquête parlementaire sur les sectes. Mis en garde, nous ne pouvons donc pas feindre l'étonnement ni nous excuser d'être surpris que cela arrive. Sauf que nous nous trouvons dans l'incapacité regrettable et navrante de prévoir le passage à l'acte, ce qui suggère qu'il est urgent, non pas d'empêcher de tels agissements, c'est impossible, mais de faire de la prévention en informant. Sera-ce suffisant ? Il serait bien sûr illusoire de croire qu'il suffit de signaler le danger pour qu'il soit écarté. Les mots ne sont pas des formules magiques. Dire "attention" n'est pas s'attaquer au pro-

RETOUR DU RELIGIEUX ET QUÊTE DE SENS

Réunion préparée et animée par
Laurent GERBOUD et Denis MAILLARD le

MERCREDI 26 JUIN A 20H

Buffet prévu

Chez Christelle et Jean-Philippe Plassard,
au 1 allée Rodin, 92400 Courbevoie.
Confirmer votre présence au 47 89 91 06
Plan ci-joint (à ne pas perdre)

blème de fond. Il faut aussi chercher à comprendre les ressorts de l'engagement sectaire. Pourquoi les sectes prennent une surface sociale si importante ? Que doivent-elles à la crise des valeurs, à la fin des référents collectifs, à la remise en cause des grandes religions dont les discours inadéquats ne répondent plus aux besoins de notre temps, au désenchantement du monde ?

Fleurissent-elles sur notre besoin de donner un sens à notre existence, sur la nécessité d'être au monde, sur nos faiblesses ? Profitent-elles d'un certain engouement pour les choses spirituelles qui s'exprime en dehors et contre les Églises ?

La quête de sens, voilà bien toute l'affaire qui nous occupe et préoccupe. C'est l'affaire de notre vie. Chacun de nous cherche, inspecte, scrute, interroge et doute. Certains choisissent de s'en remettre aux réponses apportées par les sectes, d'autres à des groupes ésotériques, d'autres encore sollicitent l'aide de la philosophie, de la littérature, de l'art, de la politique... Chacun choisit une voix pour trouver sa voie. Écoutons ces voix qui forment le chœur de ce numéro.

Nathalie CHIFFLET

SOMMAIRE

ACTUALITÉ

Rendez-vous, citoyens
DENIS MAILLARD p - 4

LE DOSSIER DU MOIS : LA RELIGION

Lorsqu'un ange passe
Camille SAINT-JACQUES p - 2

Zen et arts martiaux
Agnès CHAPÉLIER p - 6

Il est nécessaire de s'adapter
Jean-Christophe BOUVIER p - 8

Le repli sectaire des grandes religions
Didier GUILLOT p - 9

J'y crois, j'y crois pas ?
Lionel BOISSEAU p - 13

Instants religieux
Catherine FOURNIER p - 14

L'Homme Dieu ou le sens de la vie :
une spiritualité laïque est-elle possible ?
Laurent GERBOUD p - 16

Les sectes en France : contours du
phénomène
Nathalie CHIFFLET p - 19

Religion et Foi
Sophie TERRENOIRE p - 23

ACTIVITÉ DE DÉBATTRE

Débattre : piqûre de rappel p - 3

Contradictions : mode d'emploi p - 15

Assemblée-Générale p - 5

Compte-rendu du débat sur la
Place des femmes (7 février 1996)
NATHALIE CHIFFLET p - 22

Compte-rendu du débat sur la
Bioéthique (24 avril 1996)
MARIE THALABARD p - 24

LORSQUE UN

«Il était coutume, pour les servantes, de se rendre à la messe de temps en temps (...) Chacune tenait gravement son livre. On lisait un peu dedans. On se sentait surtout bien, les bras déliés, les pieds tranquilles. Pensait-on à Dieu ? Pas trop. On pensait à être heureuse, à ne rien faire pendant une heure» (1).

Etre bien. Avoir du temps pour soi, du temps dérobé au travail, au foyer, aux soucis. Laisser flotter son regard sur la flamme des cierges, les cuivres dorés, la couleur des étoffes ; écouter vaguement les mêmes paroles qui résonnent dans la mémoire comme dans un vieux décor. Etre en suspens comme les amoureux qui s'arrêtent sur un pont à regarder passer le temps et qui repartent sans rien dire, avec l'idée confuse que cela fait du bien, toute cette liquidité. Ça calme.

C'est ainsi que tout commence. Au début, la métaphysique, le sens du monde et de la vie, Dieu... tout ne tient qu'à un instant qui ne ressemble pas aux précédents. Un dimanche après-midi à la grande Jatte, un miroitement changeant, et hop..., l'onde se fait miroir de sens et on comprend que c'est très important mais qu'il n'y aura jamais de mots pour le dire. Après, viendront les crédos, les croisades, les débats d'idées : Kant, Hegel, le matérialisme historique, la phéno-méno-logie, la décons-truction ! Peu importe qui a raison. C'est une affaire de spécialistes. De toute manière, le plus grand nombre s'en tiendra à l'intuition première et muette de ce sens impérieux et ouvert, niché dans un morceau de madeleine trempé de thé ou dans le souvenir d'une averse de printemps.

Il faut du temps pour sentir en soi s'imprégner la question du sens ; du temps "libre". Ceux que la production ou la consommation aliènent totalement ont peu de chance d'échapper aux contraintes du moteur humain. Pour les damnés de la Terre, comme pour les grands horlogers du pouvoir, la détente n'est que musculaire. La question ne se pose donc pas. Ils veulent du formel, du chiffré, du dogme ! D'ailleurs, depuis la nuit des temps, des armées de clercs taillent pour eux, à coups de serpes, un ordre du jour dans le chaos du monde.

«Rodolphe : Ils vont certainement déjeuner sur l'herbe, les Parisiens, ça déjeune toujours sur l'herbe. (...)

Henri : Mon vieux, les Parisiens, c'est comme les microbes. Quand y en a un qui se faufile quelque part, tu peux être sûr que huit jours après ça pullule !

Rodolphe (en off) : Alors, qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui ?

Henri : Mon vieux, il faut fuir !...

On va remonter la rivière en yole...» (2)

Reste que notre société post-industrielle occidentale produit, outre la richesse et la misère, toutes sortes de vides, de creux, de temps libres, de chômages, de retraites, de vacances... durant lesquels chacun a loisir de s'interroger sur le sens de sa vie au moins, et peut-être de la vie tout court. C'est ce temps-là

ANGE PASSE

qui mine depuis des décennies les grands corpus philosophiques et religieux qui jusqu'alors garantissaient un sens prédonné au monde. Il ne s'agit pas d'une carence subite des prêtres et des philosophes. Les idéologies faillissent aussi sous la pression du temps "libre" de millions d'hommes et de femmes, de plus en plus cultivés et qui, désormais, redoublent de doute à l'égard de ces systèmes de pensée. Certes la réduction du temps de travail profite encore davantage au corps qu'à l'esprit, aux loisirs plus qu'à la glose métaphysique. Il n'empêche que chacun s'ouvre un peu plus aux interrogations inhérentes à la condition humaine dont les sciences tracent les limites sans jamais parvenir à fournir de réponses. Ce temps sans sommaire pèse désormais de tout son poids métaphysique sur les sociétés occidentales. Bien sûr, les industries de l'amusement, la démocratie de marché, repoussent ces questions dans les recoins de l'intimité. Mais ce que Camus nommait dans *La Peste*, le "soupçon d'autre chose" a un temps pour se vivre, un temps off.

Politiciens, économistes et autres grands planificateurs n'ont pas, eux, soupçonné un instant que les gains de productivité profiteraient à de nouvelles Thérèse de Lisieux, d'Avilla ou du Val Fourré. A peine surent-ils imaginer le bon usage de l'abbé Pierre, qu'ils restèrent secs devant le "fourierisme on the road" ou le "beat existentialisme". Pas plus qu'ils n'ont appris de Jean Renoir ou de René Clair. Ils ont vu des "loi-

sirs" et ont pensé *Club Med*, *TFI*, *Euro Disney*. Finalement, ce sont encore les vieilles religions enjuponnées de toutes sortes de sectes plus ou moins intègres qui ont le mieux perçu que ce temps pour soi était aussi vécu comme une quête de sens. Chacune tente d'y placer son cathéchisme comme pour colmater la brèche. Mais dans la vertigineuse consommation de loisirs et de spectacles, derrière l'assourdissant tapage écolo-humanitaire, le manutentionnaire a encore assez de temps pour percevoir, ne serait-ce qu'un instant, une seule fois, "le silence éternel des espaces infinis". C'est un sentiment insondable, qui ne le retiendra qu'un instant. Trop furtif pour l'I.F.O.P., trop fluide pour Gallup. Il ne génère qu'un bonheur indicible et de rares éclairs de conscience. S'il échappe encore à la techno-science, il s'affichait déjà dans le regard d'Arletti, dans un plan aérien de Wim Wenders. Tout le monde, alors, le reconnaît et se dit en même temps : "Tiens, tiens, j'ai déjà senti cela ; cela me fait du bien ; cela donne du sens à ma vie..." C'est un temps libéré de haute lutte aux logiques économiques, aux passions, aux entraves raisonnantes. C'est déjà une prière !

(1) : Extrait de *Angelina, une fille des champs*. Paris ; 1956. Cité par Jean-Claude Farcy dans *L'Avènement des loisirs. 1850-1960*. Paris ; 1996, ouvrage collectif sous la direction d'Alain Corbin.

(2) : Extrait du scénario du film *Une partie de campagne* de Jean Renoir.

CAMILLE SAINT JACQUES

DÉBATTRE

→ PIQUE DE RAPPEL OU MOT DE BIENVENUE

Le club Débattre a été créé en novembre 1991 par des étudiants dont un noyau dur constitué d'anciens élèves de l'IEP de Lyon, promus en 1990 et pour la plupart exilés dans la capitale ou ailleurs. Le but était simple et modeste : réfléchir ensemble ou autour d'invités à travers des réunions thématiques et le journal que vous tenez entre vos mains. La "ligne politique" est large, floue et comme le veut le nom du journal plutôt contradictoire. Disons, là encore, que le noyau dur se situe dans une mouvance plutôt de gauche, et ce, au sens le plus large du terme. Militants ou sympathisants politiques y cotoient des citoyens qui veulent parler de politique, parler de la société, du monde dans lequel on vit sans forcément s'engager plus avant. La "palabre" et l'écriture suffisent à notre bonheur et tant que vous aurez envie d'échanger, de discuter, de vous exprimer, Débattre continuera.

⊗ LE FONCTIONNEMENT

Un thème est choisi collectivement. Ce thème est traité par le journal. Chacun est libre d'envoyer les articles avant la date indiquée, et la réunion se tient dans les 15 jours qui suivent la publication du journal. Une personne se dévoue pour préparer et animer la réunion avec possibilité d'invités extérieurs.

⊗ L'ADHÉSION

Aïe Aïe ...Débattre n'étant ni une association d'intérêt général, ni un parti politique ou une fondation, vos seules adhésions la font vivre :

Etudiants, Chercheurs : 100 F
Salariés : 200 F
Membres bienfaiteurs : 400 F ou plus.

Chèque à l'ordre de Débattre à envoyer à
Carole Etienne,
3 av du Château, 94300 Vincennes.

RENDEZ-VOUS CITOYENS !

Depuis 1789 -"symboliquement" mais effectivement avec Napoléon III -, le mot d'ordre républicain, en matière de défense, était celui de la Marseillaise: "aux armes, citoyens!..." En annonçant, de manière unilatérale, sa volonté de supprimer le service militaire, Jacques Chirac a clos brutalement deux siècles d'histoire française ; désormais, nous a-t-il annoncé, la conscription sera remplacée par un court "rendez-vous citoyen".

Il y aurait beaucoup à dire sur l'utilisation du couple d'adjectifs "citoyen/citoyenne" dans le vocabulaire politique de ces dernières années, à gauche, et maintenant à droite. Voici encore quelque temps, c'était l'adjectif "républicain" qui était à l'honneur : on avait commencé par rebaptiser le préfet jésuito-napoléonien en austère Commissaire de la République : à la mairie, on pouvait demander pour ses enfants un baptême républicain. Enfin, sur le front de la Nation (le Front National), on installait ses défenses sur celui de la République (le Front Républicain, sorte de ligne Maginot politique : non décidé, le fascisme ne passerait pas...!).

Depuis quelques années, pourtant, ce vocabulaire semble passé de mode. On lui préfère le champ lexical de la citoyenneté et du civisme, ramené cependant aux seuls adjectifs de "citoyen/citoyenne" utilisés à tout bout de champ : ça a commencé avec le "Président-ci-

toyen" (promis par Jospin, tenu par le couple Chirac dans sa vieille CX en arrêt aux feux rouges), ça a continué dans "l'entreprise-citoyenne" (celle qui réduit le temps de travail), la "Démocratie-citoyenne" (là, ça tient de l'idéal, on ne sait pas trop ce que c'est mais ça forme un joli couple...) et ça se conclut avec ce déjà fameux "rendez-vous citoyen" (soit dit en passant, ce dernier vient torde le cou à notre brave "Chauvin", ce laboureur, symbole du soldat-citoyen comme se le représentaient la Révolution et l'imaginaire républicain et qui prêta lui aussi son patronyme à un adjectif célèbre...).

La tectonique des adjectifs, cette dérive de "républicain" à "citoyen", trouve tout de même son explication : faire front pour sauver la République attaquée par la Démocratie (rappelons-nous le célèbre article de Régis Debray...) ou la corruption monarchique d'origine élyséenne, et ne pas laisser la Nation aux nationalistes. Mais c'est chose faite : on l'a dit, répété. Rompez les rangs ! Allez, circulez, y a plus rien à voir... Une autre tâche nous attend à présent : une fois la République sauvée, il s'agit d'en réorganiser la citoyenneté. Après les années 80, honnies pour leur prosaïsme démocratique-libéral et leur dégénérescence mitterrando-monarchique, revoilà la République avec un président à sa tête qui, comme nous, en est citoyen. A la bonne heure... Noël ! Noël ! Miracle des mots.

Du plomb on a fait de l'or ; la sordide alliance du trop ancien et trop neuf s'est transformée en autre chose : une République citoyenne ! C'est de la transubstantiation politique, une sainte Messe...

On se moque beaucoup de la correction politique américaine, (de ces "Noirs" devenus "Afro-américains", de ces "Indiens" appelés "Natives" ou encore du mot "girl" à qui l'on préfère le plus mature "pre-woman"...), mais c'est d'une cécité semblable dont nous sommes frappés : la valse des adjectifs s'apparente à un "politiquement correct". Pourtant, méfions-nous des mots: ce n'est pas en changeant de mots que l'on résoud les problèmes. C'est ce qu'ignorent certains républicains, à nouveau à échanger leurs chaises contre des "commodités de la conversation", oubliant un peu vite que c'est toujours son cul que l'on pose dessus...

Mais revenons-en au fameux "rendez-vous citoyen". Là encore, les mots ne sont pas innocents. Qu'entend-on par cette expression (et il faut prendre le verbe "entendre" dans son acception la plus immédiate) ? En écoutant le Président, la question qui s'est posée alors était moins de savoir "où" se rendre que "à qui" se rendre... Ainsi la phrase se comprend moins comme une invitation que comme une sommation : "rendez-vous, citoyens !"

A qui devons-nous nous rendre en tant que citoyens ?

- Se rendre à l'ennemi, dont le sang "impur" n'est pas venu depuis un bon moment abreuver nos sillons ? Pas tout à fait. La menace aux frontières est aujourd'hui inexistante et la Russie n'en est pas encore à envahir l'Europe. Ne soupçonnons donc pas Jacques Chirac de haute trahison.

- Se rendre à l'armée, qui en se professionnalisant nous désarme ? Ce n'est pas sûr. Même si le public ne connaît pas grand chose à son armée (à moins que cela ne soit vrai que pour l'auteur de ces lignes) -ni les armes, ni les tactiques, et encore moins les hommes, à défaut d'un ou deux officiers ayant servi en Bosnie- celle-ci n'est plus une menace pour les institutions et ne nourrit pas en son sein que des monarchistes résignés et des nationalistes fascistes. Après deux siècles d'histoire mouvementée à travers le boulangisme, deux guerres mondiales, le putsch d'Alger et la forte personnalité du Général De Gaulle, la "grande

muette" n'est plus qu'un instrument technique dont la professionnalisation -inéluçtable sans aucun doute- vient signer l'ultime défaite de l'armée comme force politique.

- Se rendre aux arguments du Président de la République ? Sans aucun doute. L'injonction faite aux citoyens de "se rendre" est une demande de blanchiment, l'impératif d'un plébiscite tacite en l'absence d'une large consultation électorale venant approuver (ou non) la proposition -et non la décision souveraine et irrévocable- du Président. S'il est permis au premier magistrat de la République de s'accommoder parfois des institutions pour dialoguer directement avec le peuple (duquel il tire sa légitimité) dans le cadre du référendum, il est en revanche franchement désagréable de le voir se saisir de problèmes ne relevant pas directement de sa compétence et trancher sur la foi d'une consultation tronquée ou de sondages approximatifs.

Que savons-nous des ressorts profonds de la citoyenneté militaire, de la manière dont la conscription rythme les générations plus qu'elle ne forge directement la Nation ? La professionnalisation des armées est une chose, la conscription une autre : si les deux réalités ne se recouvrent plus, pourquoi sacrifier immédiatement la seconde aux nécessités de la première ?

Alors que nous était offerte l'occasion de mettre à l'œuvre l'imagination et de transformer enfin le service militaire, puis de sanctionner ce choix par un vaste référendum, le Président de la République a choisi de court-circuiter le processus et d'intimer à la Nation un ordre qu'exécuteront dorénavant tous les jeunes Français : rendez-vous citoyens !

Denis MAILLARD

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 24 AVRIL 1996

L'Assemblée Générale du Club Débattre s'est tenue le 24 avril 1996 juste avant la réunion sur la Bioéthique à l'Assemblée Nationale. Seuls les franciliens, pour des raisons de délai de convocation et d'économie budgétaire, ont été convoqués à ces deux réunions. Il a été décidé que l'Association prendrait en charge - avec un plafond - désormais les buffets des puissances invitantes. L'idée d'organiser des séminaires plus conviviaux sur des week-ends a également été retenue.

Un bureau, un comité de rédaction et un Conseil d'administration ont été élus :

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Cécile BOUVIER
Agnès CHAPELIER
Jérôme KELLE
Lionel BOISSEAU
Laurent GERBOUD
Didier GUILLOT
Carole ETIENNE
Denis MAILLARD

COMITÉ DE RÉDACTION

Responsable de la publication :
Nathalie CHIFFLET

Carole ETIENNE
Christelle & Jean-Philippe PLASSARD
Maï Mouna N'DAW
Catherine FOURNIER
Agnès CHAPELIER

LE BUREAU

Président :
Didier GUILLOT

Trésorière :
Carole ETIENNE

Secrétaire Général :
Denis MAILLARD

ZEN ET ARTS MARTIAUX: UNE "PHILOSOPHIE DU CORPS"

«Ce que vous aurez appris en écoutant les paroles des autres, vous l'oublierez bien vite, ce que vous aurez compris avec la totalité de votre corps, vous vous en souviendrez toute votre vie.»
FUNAKOSHI GISHIN

Ayant longtemps hésité à affronter "l'épreuve du feu", d'autant plus que parler du zen est par avance voué à l'échec, la lecture du dernier ouvrage de Luc Ferry "L'homme-Dieu ou le sens de la vie" m'y a finalement décidée. Lorsque l'on a quelque connaissance de l'Orient, comment pouvoir examiner sereinement l'amalgame que fait (sciemment ou non) le grand homme, entre le bouddhisme tibétain et le zen (notamment page 25 et suivantes) ? De fait, ils sont à peu près aussi proches l'un de l'autre que le sont le catholicisme et le marxisme, exemple qui parlera à la plupart d'entre vous. Il s'agit, dans chaque cas, de deux "philosophies" (1) nées, à plusieurs siècles d'écart, dans la même ère géographico-culturelle. N'en déplaise à certains, on ne peut, dans l'un ou l'autre cas, ni ajouter ni retirer de points communs...

En fait, il me faut quelque peu modérer mon propos. Il est vrai que le bouddhisme tibétain (2) et le zen ont en commun de prendre comme exemple la vie de Sidarta-Gaulama-Sakyamuni (3), le Bouddha historique. Cependant, il ne s'agit là que d'une analogie relative, notamment parce qu'il en est fait un usage différent. En effet, le lamaïsme est une religion instituée où le Bouddha historique a été déifié au même titre que son chef spirituel, le Dalai Lama. En outre, cette religion, sans doute à cause de la proximité géographique, descend en droite ligne de l'hindouisme, dont elle a notamment hérité les très nombreuses divinités, de façon assez compara-

ble à la filiation judaïsme-christianisme, toutes choses égales par ailleurs. Tout au contraire, le zen n'est nullement une religion puisqu'il consiste "uniquement" à avoir la bonne attitude (physique, mentale et respiratoire), ici et maintenant. On peut même aller plus loin, puisque le zen ne peut être qualifié de Bouddhisme, que dans la mesure où la "voie royale", mais non la seule, pour parvenir à cela, consiste à tenter de reproduire la posture du bouddha historique au moment de son Eveil (4). Mais dans le Japon du XVIème siècle, que pouvait-on connaître de la posture méditative de prédilection d'un prince indien mort depuis plus de deux mille ans ?

Avant de passer à un développement plus approfondi sur le zen, j'aimerais encore revenir sur le livre de Luc Ferry, puisqu'il contient des contre-vérités qui concernent le bouddhisme en général (Mahayana indien, Hinayana de l'Asie du Sud, Lamaïsme), et, dans une certaine mesure, le zen. L'erreur majeure de Luc Ferry consiste à laisser croire, sans jamais l'écrire, que le bouddhisme est un ascétisme. Au contraire, ce qui est connu (ou interprété) de la vie du Bouddha montre que le centre de sa vie est la recherche de la "voie du milieu" entre spiritualité et matérialité, et qu'il a critiqué les ascètes qui ne parviennent qu'à l'affaiblissement de leur corps (5). En l'occurrence, il convient de s'interroger sur la possibilité qu'un agrégé de philosophie soit vraiment ignorant, au point de commettre de telles erreurs ou si ce n'est pas plutôt la

médiatisation à outrance qui pousse même les universitaires à de telles malhonnêtetés intellectuelles.

Maintenant que nous savons ce qu'il n'est pas, qu'est-ce que le zen, car bien que figurant dans l'intitulé de cet article, nous n'en avons pour ainsi dire pas parlé. Le fait même de tenter une explication verbale du zen est une entreprise vouée à l'échec, puisque s'agissant d'une "philosophie du corps", seule la pratique d'une des voies du zen peut permettre de le comprendre (au sens premier du mot "prendre en soi"). D'entre ces voies la première est la méditation assise ou zazen, mais ce n'est pas la seule. Le zen ayant pris sa forme définitive dans le Japon du XVIème siècle, tous les arts traditionnels de cette période : calligraphie, arrangements floraux, et surtout arts martiaux traditionnels, sont également des voies du zen. On s'interroge a priori sur le rapport qui peut bien exister entre le zen et une pratique issue de l'art de la guerre. En fait les arts martiaux (6) japonais traditionnels (sabre, tir à l'arc, aikido) sont les descendants directs du Bushido (Voie du samourai), fusion des techniques guerrières et de l'esprit du zen.

Nous ne sommes guère plus avancés quant à l'essence même du zen, c'est pourquoi il nous faut examiner en quoi consiste le déroulement de cette voie. Il s'agit là d'un pur artifice puisque seule la pratique et la transmission de "Sensei" (7) à élève ("de mon coeur à ton coeur") sont à

même de rendre limpide ce chemin, au fur et à mesure qu'on le parcourt. Dans cette direction, la première étape consiste à pratiquer avec la volonté et la conscience. La seconde étape est celle du "temps de la concentration sans conscience" (8). La vraie concentration consiste à être "Ici et Maintenant", sans pensée parasite. C'est une notion absolument centrale. Bien sûr, on peut certainement apprendre à se concentrer par toutes sortes de pratiques différentes (arts, sports) mais en ce qui me concerne je n'ai jamais été concentré avant de pratiquer l'aïkido. Le grand malheur est que tant que l'on n'a jamais vécu cette sensation où tout l'être est tendu vers une seule chose, où l'on est entièrement dans l'action vécue présentement, on ne peut en avoir conscience. Pour parvenir à la concentration, l'exécution du rituel (saluts par exemple), si minime soit-il, est fondamental. Elle nous fait ressentir à quel point nous entrons dans un univers différent, où nos masques sociaux, nos tics et nos préoccupations s'effacent dans l'action sans pensée. Le second point fondamental pour parvenir à la concentration est la juste respiration, lien entre le matériel et le spirituel, puisqu'elle transforme des molécules en énergie. Cette progression est exactement la même que celle du musicien qui travaille très longtemps la technique afin de jouer plus "naturellement" par la mémoire du corps, d'improviser sans avoir à réfléchir à la partition. La dernière phase est celle où l'esprit atteint

la vraie liberté, la conscience hishirio ou "pensée sans pensée", mais je suis bien incapable de vous en parler.

On se demande en quoi le zen répond à la quête du sens, d'autant plus que l'on doit pratiquer sans rien chercher mais que la réponse se trouve malgré tout dans la pratique ! Ce genre de dilemme est insoluble pour le

BIBLIOGRAPHIE

- Th. Weary,
"La voie du Samouraï". Point. 1992.
- T. Deshinatu,
"Question à mon maître zen". Albin Michel. 1984.
- T. Deshinatu,
"Zen et arts martiaux". Albin Michel. 1991.
- P. Fauliot,
"Les contes des arts martiaux". Albin Michel. 1992.
- Luc Ferry,
"L'homme-Dieu ou le sens de la vie". Grasset. 1992.
- E. Herrigel,
"Le zen dans l'art chevaleresque du tir à l'arc". Dervy. 1995.
- Tsai Chih Chung, "Zen le livre, liberté de l'esprit". Carthame. 1992.

néophyte (dont je suis), malgré tout, il reste quelques pistes. En effet, tous les grands maîtres zen s'accordent à dire que l'essence de la voie est le "connais-toi toi-même", car pour parvenir à la vraie concentration, il faut chercher quel est son ego véritable, sinon la pratique est incessamment contrariée par des pensées parasites. C'est le seul

moyen de parvenir à penser avec tout son corps. En ce qui concerne les réponses du zen aux questions traditionnelles de la philosophie occidentale quant à la quête du sens, à savoir l'attitude face à la mort, et les notions de Bien et de Mal, il n'y a rien là de très original. En effet, le zen est un agnosticisme, comme le rappelle un de ses aphorismes les plus célèbres : "le bois ne peut contempler les cendres, pas plus que les cendres ne voient le bois". Quant au Bien et au Mal, c'est grâce à la sagesse profonde que l'on doit s'orienter dans chaque situation (9).

On voit bien que le zen n'est nullement une religion mais bien une philosophie du corps. Cependant, le zen partage avec toutes les religions orientales une croyance en l'unité originelle de toute chose (ce qui tout bien réfléchi n'a rien de farfelu !), unité qu'il convient de retrouver par la pratique de la voie. Cela se traduit notamment par le refus de la dichotomie corps/esprit, division qui a structuré toute la pensée occidentale depuis les Grecs. C'est pour cela, et non par mégalomanie que Morihei Ueshiba affirmait : "Celui qui gagne le secret du Budo a l'univers en lui-même et peut dire: Je suis l'univers. C'est pourquoi quand quelqu'un essaye de me combattre, il affronte l'univers lui-même, il doit en rompre l'harmonie. Mais à l'instant où il a la pensée de se mesurer à moi, il est déjà vaincu."

Agnès CHAPELIER

- 1 - Dans la mesure seulement où chacune vise à la quête du sens. Le terme n'est certainement pas très heureux mais je n'en ai pas trouvé de meilleur.
- 2 - Plus exactement lamaïsme ou bouddhisme du foudre de diamant.
- 3 - Chacun des trois noms correspondant à une phase différente de la vie du même personnage, dont l'existence en Inde au VIème siècle avant notre ère est attestée, avec la même certitude que celle de Jésus ou de Mahomet.
- 4 - Nirvana, Satori.
- 5 - D'ailleurs, comment qualifier d'ascétique la pensée, dont un des textes les plus importants dit que "rien n'est plus proche de l'Éveil qu'un orgasme sexuel" !
- 6 - De Mars : dieu de la guerre.
- 7 - Littéralement "celui qui est plus avancé que moi sur la voie" et non "Maître" comme on traduit en général.
- 8 - Zen et Arts martiaux, Toisen Deshimaru, Albin Michel.
- 9 - Ce en quoi Luc Ferry est beaucoup plus proche du zen qu'il ne l'imagine ou ne l'admet !
- 10 - Fondateur de l'Aïkido.

IL EST NÉCESSAIRE DE S'ADAPTER

Le lien social est par nature un lien politique. Il est constitué par des représentations, des mythes, mais aussi un projet politique, lesquels permettent, en transcendant les appartenances par lesquelles les individus se définissent immédiatement, l'intégration nationale au profit de la citoyenneté.

Ainsi, peut-on dégager sommairement les éléments constitutifs du cadre institutionnel et politique auquel chacun accepte de se soumettre.

La perte de sens politique est la conséquence directe du développement des activités rationnelles, qui tendent à substituer au cadre précédent un cadre omniprésent où tous nos actes sont subordonnés à l'exigence de rationalisation technicienne.

De fait, la légitimité relève de moins en moins du domaine du politique.

Il en résulte un double phénomène : d'une part un transfert de la légitimité du politique vers la légitimité technicienne ; d'autre part une instabilité sociale qui ne peut que croître au fur et à mesure que se développe la souveraineté de l'individu.

Qu'est-ce que la légitimité technicienne ?

Il s'agit du phénomène par lequel la modernisation, éri-

gée en nouvelle utopie, devient également la finalité à laquelle nous subordonnons toutes nos actions. Soumis à la croissance de l'appareil productif, nous nous sommes convaincus qu'il pouvait exister une rationalité dictée par les seuls intérêts matériels et fondée sur une raison abstraite.

L'Etat lui-même est progressivement assimilé à l'appareil productif. En témoigne son nouveau discours selon lequel tout n'est que nécessités inévitables, contraintes extérieures, pression des marchés...

Ce transfert de légitimité s'accompagne d'une perte de civisme, c'est-à-dire d'une faillite de l'apprentissage politique comme élément constitutif de l'unité.

Ainsi, à mesure que disparaissent les formes traditionnelles de légitimation, se développent la dépolitisation, le relativisme, les idéologies exclusives, identitaires et dogmatiques.

Ce que nous désignons par "pensée unique" n'est que le terrorisme intellectuel imposé par une minorité agissant sur le principal moyen de communication, pour imposer ses schèmes de représentation sociale : comment justifier autrement l'acharnement médiatique contre

l'abbé Pierre ?

Face à la monstruosité du génocide, nous dogmatisons une vérité historique, ce qui revient à faire du juge l'unique interprète légitime de l'histoire, et des négationnistes des victimes. A l'autre extrémité, nous accordons le prix de la meilleure interprétation masculine à un mongolien, afin de brandir haut l'étendard de notre bonne conscience universelle et baveuse.

Notre compassion à l'égard des victimes du Sida est celle des gens de bien révoltés par une injustice qui frappe d'autre gens de bien. Elle n'en reste pas moins exclusive, basée sur une préoccupation ethnocentrique déroutante. En choisissant ces exemples, au risque de choquer, je souhaite illustrer l'éclatement du groupe, l'effondrement des interactions sociales intégratives qui obligent chacun à brandir des oriflammes.

Ce n'est pas tant à un retour du religieux que nous assistons, puisque l'Eglise elle-même subit ce phénomène, qu'à une montée des intégrismes, murailles de certitudes exclusives et agressives... C'est à la fin du désir de vivre ensemble.

Jean-Christophe BOUVIER

LE REPLI SECTAIRE DES GRANDES RELIGIONS

Aujourd'hui, à quelques mois du fameux siècle censé "être religieux ou ne pas être" selon la bonne formule de Malraux, il est difficile de discerner si la religion gagne ou perd du terrain. De mon point de vue (et sans m'appuyer pour cela sur aucune étude quelconque), j'ai le sentiment que les grandes religions ont tendance à désertier les consciences, une désertion qui effraie les autorités religieuses. Leur panique, dont la montée de l'intégrisme n'est qu'une facette, tient autant du réflexe de survie que de la citadelle assiégée. Cela se traduit par des replis sur soi, des crispations et une montée de l'intolérance.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE DE VATICAN II À JEAN-PAUL II

Ayant été dans ma "tendre jeunesse" nourri au petit lait des écritures bibliques et des osties du dimanche - allant même jusqu'à suivre non seulement le "catéchisme" mais ce qui en est le prolongement, baptisé "aumônerie" au collège et lycée - j'ai pu modestement suivre certaines évolutions profondes de l'église catholique qui m'ont éloigné définitivement de ce que je pouvais, le cas échéant, attendre. Mais pour clarifier les choses, je n'ai jamais mis les pieds dans une école confessionnelle, Dieu merci !...

Dans les années 70 et au début des années 80, l'heure était plutôt à la liberté de parole et aux débats de société. L'engagement catholique, du côté de ma petite banlieue, était plutôt vécu comme une ouverture au monde qui nous entoure. Bref, il s'agis-

sait d'apprendre à écouter, à analyser, d'échanger des expériences propres, de prendre goût à la réflexion collective, voire de mettre en musique des valeurs qui paraissaient fortes: solidarité, partage... La première exigence était de chercher à s'ouvrir aux autres là où l'isolement, quand ce n'est pas la violence, ou même simplement l'esprit de compétition, l'emportait sur tout le reste. Cette ouverture aux autres a toujours, et reste je le crois, l'éthique et la raison d'être des mouvements dits "d'action catholique", au premier rang desquels compte la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Ces mouvements ont eu un grand rôle dans le dépoussiérage de l'Église française des années 60 et 70. Il n'ont plus le vent en poupe et semblent avoir perdu leur influence. Dans les années 80, l'indifférence les a touchés de plein fouet, au moment même où la tolérance pour les mouvements dits "charismatiques" grandissait. Le groupe d'aumônerie auquel j'appartenais a eu la chance d'être invité à une réunion d'une de ces communautés, baptisée "le chemin neuf" à Lyon. Je crois que personne n'est sorti de cette séance - relevant autant de la transe que du rite initiatique - sans avoir eu l'impression d'avoir franchi la porte d'une secte. Les discussions ont d'ailleurs été vives, voire violentes ! Il ne s'agissait plus de chercher à convaincre ou à partager, mais d'asséner, d'inculquer et surtout d'embrigader jusqu'à pousser l'individu à abandonner la richesse de sa personnalité et tout ce qui se rapporte à sa vie privée. Seule la communauté

compte et tout ce qui concerne la vie sociale, professionnelle ou familiale doit être peu à peu écarté ! En matière de rites et de croyances, les charismatiques - qui sont encensés régulièrement par *Le Figaro Magazine* - n'ont rien inventé de plus que les sorciers Vaudous. D'ailleurs, je peux constater à la lecture du *Libération* de mardi 11 juin que les pratiques des charismatiques pénètrent également le monde protestant au grand Dam de son cœur militant ! Le spirituel, dans ce qu'il a de plus irrationnel, prend le pas sur le reste, à commencer par l'adhésion à des valeurs, à une éthique. Je ne veux pas dire ici que l'église catholique s'est convertie au mouvement charismatique mais constater que la tolérance de la hiérarchie a été plus grande à l'égard de ces communautés que pour les "débordements médiatiques" de Monseigneur Gaillot. L'Église s'intéresse désormais plus aux pèlerinages à Chartres de jeunes gens de bonne familles - voire même de jeunes pour qui le vote Front national ne pose aucun cas de conscience catholique ! - qu'aux pauvres et exclus, à fortiori s'ils ne sont pas trop blancs comme l'a montré le récent et triste épisode de l'Église Saint Ambroise.

Par ailleurs, l'Église se crispe sur ses dogmes moyen-âgeux. Une attitude risquant de la conduire au suicide collectif. Deux exemples précis : le célibat des prêtres et l'interdiction faite aux femmes de s'engager à devenir prêtre. Le choix s'avère payant : les curés, de plus en plus âgés, meurent les uns après les autres. Je ne sais s'il faut parler



d'hécatombe, de génocide ou de bombe démographique inversée, mais les candidats au renouvellement ne sont pas légion. Je serais curieux de voir les effets dans trente ans de la crispation de nos gérontes pontificaux ! Ce vieillissement nourrit directement le conservatisme ambiant et le refus d'évoluer sur de nombreuses questions, touchant notamment aux problèmes de société et à la sexualité. Les concessions récentes de nos évêques sont bien légères en regard de leurs responsabilités. Après le grand bond en avant de Vatican II, l'Eglise s'est repliée sur les tristes vérités de l'homme qui venait du froid. Le héraut de l'anticommunisme mondial des heures chaudes de la guerre froide n'est-il pas devenu lui aussi anachronique après l'effondrement dudit communisme ? Je ne sais si un prochain pape fera évoluer la situation (et je dois dire que peu m'importe en la matière) mais la mission intégratrice perdue par l'Eglise n'est pas prête d'être retrouvée.

Si Douste Blazy s'acharne à vouloir sauver le patrimoine ecclésiastique au mépris de la laïcité (Cf le récent article d'Odon Vallet dans le journal *Le Monde* daté du 11 mai 1996), cela ne suffira pas : il faudra bientôt lancer des souscriptions pour en conserver l'animation. A moins que les églises ne subsistent plus qu'en tant que musées et monuments à visiter, avec boutique du souvenir à la sortie. D'ailleurs, je remarque à ce sujet, que la vision gouvernementale de la culture "de droite" est fondamentalement une culture de la conservation et justement du patrimoine, là où la culture de gauche privilégie l'imagination et la création. La crispation

du préfet du Var au sujet de la déprogrammation du groupe NTM est à cet égard édifiante. On peut se demander si, à ce rythme, les quelques illuminés - justement issus de mouvements charismatiques - qui incendiaient les cinémas programmant le film "La dernière tentation du Christ" ne seraient pas aujourd'hui suivis dans leur instinct de censure morale par je ne sais quel représentant de l'Etat aux ordres d'un gouvernement de droite, voire d'une mairie Front National.

Les récentes convergences politiques sur ce thème sont apparues au sommet, notamment à travers la question de l'IVG. D'ailleurs, les commandos anti-IVG bénéficient d'une relative tolérance dans de trop nombreux cercles catholiques. Je conçois parfaitement la position individuelle en matière d'avortement - qui n'a de sens que si elle est liée à une condamnation absolue de la peine de mort ce qui va rarement de pair chez ses thuriféraires - basée sur une conception de la vie. Pourtant, je considère que les limites d'un Etat laïc sont justement ici : l'Etat n'a pas à imposer une vision morale et religieuse de l'individu.

Que les pratiquants choisissent d'appliquer à eux-mêmes leurs préceptes me paraît normal - s'ils s'obligeaient à appliquer tous les préceptes énoncés, ils seraient moins nombreux à courir les messes dominicales ! Qu'ils l'imposent aux non-croyants confine à l'intolérance qui est souvent celle de fumeurs intolérants et récalcitrants à l'égard des non-fumeurs en matière de liberté individuelle.

L'ESSAIMAGE DES SECTES PROTESTANTES

Certains catholiques sont souvent tentés par le protestantisme quand se pose la question d'aller voir ailleurs. Or, on oublie trop souvent que sous une façade de grande tolérance, c'est le protestantisme qui a suscité l'explosion de sectes outre-Atlantique. Les médias se penchent avec délectation sur les foyers de prières musulmans qui se développeraient dangereusement dans les banlieues, comme autant de niches à terroristes. Or, avez-vous déjà vu un reportage au journal du 20h sur le développement des salles de prières de quelque église baptiste ou évangéliste ? Moi non. En revanche, j'ai vu des commerces baisser le rideau de fer dans tel ou tel centre commercial de banlieue et rouvrir avec enseigne "témoins de Jéhovah", "centre évangélique" ou telle autre boutique à prières. Là où la société produit misère, dissolution du lien social, anomie, il y a encore des marchands d'irrationnels pour chercher et asséner telle vérité insondable dans le béton. Là où la République a montré ses limites, il y a toujours des producteurs de sens pour occuper le vide.

L'ISLAM EN VECTEUR D'INTÉGRATION CULTURELLE

L'Islam se développe là où il y a quinze ans, les jeunes des cités cherchaient à produire une nouvelle citoyenneté. Douze ans après la marche des beurs, que reste-t-il de ces perspectives citoyennes au cœur de la démarche initiale ? Il reste surtout des rancœurs et le sentiment juste ou injuste qu'une génération née

sur ce sol a été flouée et pour le moins incomprise. Tous les discours sur l'intégration, toutes les politiques de la ville, toutes les ressources d'imagination des acteurs locaux ne pourront rien contre cette vérité : le chômage et l'exclusion sociale sont les causes principales du malaise des cités. Essayez de convaincre un jeune délinquant, dont le frère a réussi brillamment ses études dans des conditions matérielles très difficiles et qui n'a toujours pas trouvé de boulot, essayez de le convaincre de s'insérer, de s'intégrer ! Ce qu'a parfaitement compris Martine Aubry en donnant pour objectif à sa fondation de favoriser l'emploi des jeunes diplômés dans les quartiers. L'échec des aînés, des premiers qui sont nés dans ces cités, des grands frères mais aussi des grandes sœurs a nourri non seulement la délinquance mais surtout son rajeunissement inquiétant. Les contrôles d'identité musclés, les bavures et surtout le sentiment que la gueule d'arabe ou de noir est un anti-passeport pour l'emploi : tout cela a nourri un repli identitaire que rien ne pouvait laisser présager.

La fracture est clairement identifiée : la guerre du Golfe en 1991 a été un facteur déclenchant et un choc très lourd mais peu visible en surface. Nombre de jeunes qui n'hésitaient pas à rejeter le modèle parental, à refuser les contraintes quotidiennes de la pratique religieuse, qui ne se reconnaissaient pas dans le miroir tendu de l'autre côté de la Méditerranée, ont abandonné les chimères d'une intégration impossible pour chercher les voies d'une identité propre dont l'Islam apparaissait comme le catalyseur naturel. Je ne parle même

pas ici de la montée de l'intégrisme mais simplement de la pratique religieuse. Il ne s'agissait pas tant de découvrir les vertus de la prière que de chercher un point de ralliement, d'identification. Le cul entre deux chaises, entre deux pays, la religion ouvrait les voies nouvelles d'un "Ensemble on sera plus fort". L'engouement pour l'Islam n'est pas tant culturel que culturel.

La tolérance naturelle veut que nous cherchions à comprendre ce qu'il y a derrière sans à tout prix se faire peur. Pourtant de nombreux aspects ne peuvent être laissés sous silence et la gauche politique n'a pas le droit de fermer les yeux sur ce que cette religion, à l'instar de beaucoup d'autres, induit et notamment dans la vision de la femme.

La République a échoué et d'abord en son creuset : l'école, en créant des ghettos géographiques, démographiques et surtout sociaux. Ne rêvons pas non plus à la médiation des fameuses communautés chères à Jacques Delors, Tony Blair ou Bill Clinton. Si le nouveau discours sur le rôle de la famille mérite réflexion, celui qui consiste à déléguer les missions d'insertion sociale et d'éducation me paraît dangereux compte-tenu des différentes crispations religieuses. Certains maires ont ainsi été tentés par le "contrat" passé avec des associations islamistes qui consistait grosso modo à leur donner les moyens de vivre (subventions, locaux...) en échange de la paix sociale et de la baisse de la délinquance. Le pari était d'autant plus risqué que nul n'est en mesure de contrôler ce qui s'y passe. Beaucoup évoquent les zones de non-

droit. Avec ces pratiques, il y a également des zones de non-laïcité et de désertion républicaine de ses représentants.

RENDEZ-NOUS LA TOLÉRANCE JUIVE

Nous n'avons pas parlé de la religion juive. Hélas, elle est touchée de plein fouet, elle aussi, par la montée du fondamentalisme. Plus le nombre de juifs diminue, plus la pratique religieuse se raidit. Et là encore, n'ayons pas peur de dénoncer les comportements sectaires. Les élections législatives israéliennes sont significatives à cet égard. Ceux qui ont armé le bras du fanatique Ygal Amir tuant Rabin, ont obtenu la bénédiction électorale d'une courte majorité du peuple israélien. Rabin a été tué deux fois. La deuxième signification se trouve dans le vote puissant en faveur des religieux de tout poil. Aujourd'hui ce n'est pas tant le processus de paix qui est en danger qu'un Etat moderne et laïc en Israël. Ayant toujours eu de la sympathie pour cet Etat démocratique et imaginatif dans un environnement particulièrement difficile - sympathie parallèle à celle que j'éprouve à l'égard des palestiniens qui sont sans doute l'un des peuples arabes les plus tolérants, les plus à même de faire vivre une démocratie -, je suis particulièrement inquiet. Inquiet de voir les Colons hargneux prendre la place des Kibboutzim. La paix - pourtant célébrée par toutes les religions - est manifestement soluble dans l'intransigeance et le respect le plus strict de principes historiques réinventés pour la cause comme tout irrédentisme (cf la mythologie véhiculée par les orthodoxes religieux

autour du Grand Israël "Eretz Israël").

En France, n'a-t-on pas vu récemment la secte des illuminés Loubavitch, venue tout droit de New York, faire du lobbying politique et obtenir des soutiens de tous côtés - électoralistes - pour financer des écoles où est dispensé un enseignement particulièrement rétrograde. Même en Israël, les travaillistes s'étaient engagés à refuser tout financement à ce qu'ils considèrent eux-mêmes comme une secte. Beaucoup d'élus français, les yeux rivés sur les élections, se sont contentés de brader la laïcité pour une poignée de voix, (qu'ils n'ont sans doute pas eu d'ailleurs !).

Il n'en reste pas moins qu'en dehors d'un développement certain de l'Islam, toutes les grandes religions faiblissent. Mais moins elles touchent de monde, plus c'est de manière "orthodoxe". Repli identitaire, repli sectaire sont, donc, au cœur des religions du XXI^{ème} siècle. Je ne suis pas un nostalgique de l'influence de l'Eglise catholique dans la société ni d'aucune religion, mais je constate que le vide créé n'est pas comblé positivement. Il n'est qu'à lire le livre d'Olivier Mongin, "La peur du vide", pour comprendre comment les passions et les violences trouvent leur place dans un monde vidé de sens, à travers notamment l'analyse de films comme "Le Grand Bleu", "Un Monde sans pitié" ou autres qui deviennent des objets de cultes.

L'ÉCHEC RÉPUBLICAIN ET HUMANISTE

L'humanisme devait remplacer les religions. C'est plutôt le capitalisme et le culte du fric qui

est en passe de réussir ce transfert du spirituel au temporel. La République a bien tenté de calquer les rites religieux et de donner du sacré à la vie collective. Cela a commencé avec le culte de l'Être suprême cher à Robespierre et cela survit aujourd'hui avec le baptême républicain. La mythologie révolutionnaire de 1789 comme les suivantes d'ailleurs n'a rien créé de très nouveau en la matière. Or, la République n'a pas toujours été efficace pour créer du sens, du lien social. Ainsi, elle s'est avérée particulièrement impuissante concernant la célébration de la mort. La République a remplacé l'Eglise pour célébrer le mariage voire le baptême, elle est restée inapte à inventer une célébration autour de la mort, si ce n'est celle de ses héros et vaillants combattants.

La mise en scène politique est souvent entourée d'une mystique religieuse et le double septennat de François Mitterrand aura à cet égard été riche, de la célébration du Panthéon en mai 1981 à celle (deux fois religieuse et une fois laïque) de sa disparition en 1996, en passant par la béatification de son vivant en 1988. "Appelez moi Dieu" dit la Grenouille... Depuis le retour de la droite au pouvoir, c'est encore plus simple et direct puisqu'il s'agit de retisser discrètement et à petits pas les liens historiques de l'Eglise et de l'Etat à travers notamment la visite au Vatican de Jacques Chirac, le choix de célébrer l'oraison funèbre de François Mitterrand à Notre Dame, la célébration du 1500^{ème} anniversaire de Clovis ou encore la préparation des fastes pour la venue de Jean-Paul II dans quelque-fois, avec un détour prévu du côté de la Vendée...

Face au repli sectaire des grandes religions, je ne souhaite pas voir fleurir davantage les petites religions, les petites sectes, les petites croyances déployant une large panoplie ésotérique - au premier rang de laquelle compte la vogue grotesque de l'astrologie de supermarché - criant "je veux du déterminisme !" comme si les déterminismes socio-économiques n'étaient pas déjà suffisamment pesants. Faut-il rappeler ici que les pratiques divinatoires sont censés être réprimées par le code pénal ! Or, c'est à la République et à la Démocratie de produire du sens, du lien (au sens étymologique du mot religion) social. Il leur reste à inventer autre chose que des rites bêtement imités. L'idée même de laïcité doit être redéfinie. Il est temps, par exemple, de voir s'inscrire des cours d'histoire religieuse car cet enseignement en commande beaucoup d'autres à commencer par l'histoire de l'art (peinture, monuments ou musique...). La connaissance des religions susciterait sans doute un peu plus de tolérance parmi les croyants et les incroyants.

La République doit redéfinir certaines règles du "vivre ensemble". Pour l'heure, il faut être vigilant pour que ses échecs n'ouvrent pas un boulevard à l'Ordre moral que veulent nous imposer les minorités de plus en plus actives des trois religions monothéistes, comme des petites boutiques d'irrationnel ou sectes de tout ordre, présentes sur notre continent.

Didier GUILLOT

J'Y CROIS, J'Y CROIS PAS ?

Croire ou ne pas croire, telle est la question. Comment cette religion chrétienne, ciment de notre civilisation, est-elle tombée si bas ? Si puissante, qu'elle s'est même confondue avec l'État jusqu'en 1905, alors qu'aujourd'hui ses prises de position n'effraient plus personne : son poids politique est proche du néant, à peine 67 % des Français se déclarent encore catholiques contre 81 % en 1981 (merci la gauche !). Elle est aujourd'hui déconnectée de la réalité sociale d'un pays qui a évolué beaucoup plus vite qu'elle. Entendons-nous bien : cette Église qui cristallise mon attention est l'Église catholique romaine dirigée par J.P. II. Cette Église, donc, refuse toujours les femmes (contrairement aux anglicans), rejette le préservatif, flirte avec l'extrême droite (voir Mgr Lefebvre) et se veut encore phare et moteur de notre société, en proposant un schéma global de compréhension du monde complètement incohérent : le pape est tour à tour anti-capitaliste en Afrique, économiquement libéral dans les anciens pays communistes et carrément tarte en Amérique du sud, parfois proche des dictateurs ou carrément révolutionnaire. Noyé dans notre société de l'image, le message ne passe plus, il se perd : ses mots se vident, et très souvent, un ange passe !!

LE POIDS DES MOTS

Aimez-vous les uns les autres qu'il disait ! Imaginons-nous un instant dans une église de banlieue entendant ce message et sortant affronter une réalité faite de violence, de tensions. Autre exemple : un mariage à l'Église. Difficile de ne pas sourire en se jurant fidélité, assistance etc... Dans l'amour de son prochain, le choc du réel, et surtout le nombre de divorces, n'y résiste pas ; la preuve : à peine un couple sur deux se marie religieu-

sement. Loin de moi l'idée de moquer les convictions de certains. Le problème se pose plutôt en terme de seuil de supportabilité. A partir de quel moment le discours devient-il abscons, irréal ? Au moins, quand la messe était en latin, personne ne comprenait rien et personne ne trouvait le discours ridicule ou décalé. Aujourd'hui, les mots ne collent plus, ils sont vides de sens. Pourtant, l'Église a bien tenté de se bouger, de s'ouvrir au monde. Le concile Vatican II a déjà 30 ans mais à l'époque, il apparaissait comme terriblement progressiste face à l'indigeste bouillie médiatique de J.P. repliée et frileuse dans son discours, l'Église a aussi raté le virage de l'image.

LE POIDS DES IMAGES

Si l'on considère l'Église romaine comme un produit marketing, dont l'objectif serait comme n'importe quelle chaîne généraliste, de faire un maximum d'audience, l'Église n'arrive pas à la cheville d'Arte. Présentateur nul, habillage médiocre, discours ringard ; bref, tout est à refaire, à commencer par son chef. L'Église a un message, des convictions : très bien ! Reste à le faire passer notamment vers les jeunes : à peine 7 % des 15/24 ans vont à la messe. Sur ce terrain, elle est largement concurrencée par de multiples sectes, notamment aux U.S.A, qui savent utiliser TV et médias. Certes, nous sommes sur un marché dangereux, ou celui qui use de son charme démagogique peut obtenir un maximum d'audience par des formules choc ou racoleuses. C'est sur ce terrain là qu'une Église moderne ouverte peut se faire entendre et jouer un rôle modérateur face aux dérives sectaires. Exemple récent : pour la première fois, en France, une réunion évangélique a réuni en juin près de 10 000 personnes dans un stade à Nîmes. Dérive ou évolution

incontournable, l'Église à l'évidence se cherche une "niche" dans le marché des croyances. Elle a pour elle le poids de l'histoire, mais beaucoup de retard en terme de marketing. Pour cynique que peut paraître ce constat, il met tout de même en exergue la réalité des rapports dans une société d'image et d'argent où l'angélisme est bien mort et où pour vivre et exister, il faut être vu.

ET DIEU DANS TOUT ÇA

La communication externe est floue, sans cible sans objectif, et surtout trop facilement risible. Pourtant, le produit Dieu pourrait être un vecteur de communication extraordinaire : blanc, immaculé, pur, un discours simple, une présence constante et surtout une notoriété fabuleuse. Malgré cela, ses envoyés sur la Terre et en France se noient dans l'actualité quotidienne. A l'heure du "politiquement correct", ils excluent Mgr Gaillot, condamnent mollement l'extrême-droite (en disant cela, je risque le procès !!) et refusent toujours d'accorder un minimum de place aux femmes. Résultat, Audimat immédiat : aujourd'hui, 23 % des français se disent sans religion.

Constat d'échec certes, mais pourquoi pas espoir ? Cette grande maison sclérosée vieillie voit apparaître sur sa gauche des mouvements évangéliques, des revues (l'excellent magazine Goliath édité à Villeurbanne), des groupes issus des banlieues qui eux ont des vrais relais dans la société civile. De leurs combats face aux vieux conservateurs, des De Villiers et Le Pen, dépendra l'avenir de cette Église si pleine de bons sentiments et si mal interprétée qu'elle en est devenue zappante !!

Lionel BOISSEAU

INSTANTS RELIGIEUX

Ne m'étant jamais réellement penchée sur la question religieuse, les phénomènes sectaires, ou les grands mythes fondateurs de nos civilisations, je serais bien en peine d'apporter ma pierre au prochain thème de Débats. Voilà pourquoi je me contenterai d'aborder ces questions sous l'angle du témoignage éphémère et subjectif (passé à travers le prisme des souvenirs d'enfance et d'émotions plus récentes). Aussi convierai-je les lecteurs potentiels de Contradictions à ne pas chercher de fil conducteur à ce discours plus proche du carnet de voyage que de la démonstration rhétorico-philosophique (c'est le moins qu'on puisse dire...). Et maintenant, que la fête paroissiale commence !

LES DEUX PIEDS D'DANS

Bien souvent, on entre en religion contre son gré, plongé dans l'eau bénite avec force hurlements. Ce fut mon cas. J'aurais pourtant aimé qu'on me consulte : après tout, il paraît que c'est une question de conscience. Je crois même que mes convictions actuelles me pousseraient volontiers à revisiter mon enfance pour m'inventer des parents anticléricaux qui m'auraient encouragée à jeter des cailloux au curé en le traitant de corbeau. Hélas, dans mon village, si le curé portait soutane, il n'était pas de bon ton de se moquer de son costume, respect pour l'habit, voire la charge, oblige. Cela a donc commencé banalement, comme pour la majo-

rité des petits Français de province et ça a continué sur ce mode pendant pas mal d'années (compte-tenu de mon âge actuel). La seconde étape pourrait donc s'appeler : « Pourquoi j'y ai pas droit, moi ? ». Eh oui, à la messe du dimanche, le plus intrigant, ce n'était pas d'écouter un vieux curé déblatérer des choses dont on ne saisissait pas la portée et de voir une foule assemblée partagée entre le recueillement et les bâillements. Non, l'essentiel résidait dans la pastille. Comment pouvaient-ils manger le corps du Christ sans nous faire goûter ?

C'était injuste, si injuste qu'on aurait fait n'importe quoi pour y avoir droit, même, plutôt surtout, sa communion. Là, ça tenait du miracle, du jour au lendemain on prenait de l'importance, encore mieux qu'un anniversaire. La tenue des dimanches, la préparation avec ses petits camarades, la cérémonie aux premières loges, le grand jeu, avec la pastille au bout. Pour les petits catholiques, la communion tient du rite de passage à l'âge adulte, tout en douceur, les cadeaux et le buffet en prime (je passe sur les gourmettes, etc.).

Mais la conscience là-dedans, il ne me semble pas qu'elle y était. Bien sûr, les histoires de Jésus, des apôtres et des saintes avaient quelque chose de magique, mais il était si facile de se faire pardonner ses péchés en récitant des Notre père que c'était même pas la peine de faire des efforts particuliers. Vive l'absolution ! Je vous

épargne mon passage chez les scouts (au féminin, les guides), quoique cela vaille son pesant d'or....

Tout cela pour dire que malgré ces apprentissages répétés, malgré les efforts d'éducateurs soucieux de nous inculquer les principes d'une vie empreinte de foi, je pense avoir fait partie de cette large fraction qui ne s'est pas sentie particulièrement interpellée par Dieu.

LE SACRÉ DE LA BEAUTÉ

Seulement voilà ! On vieillit et on se pose tout de même des tas de questions sur les origines, le début et la fin, bref sur notre place ici bas et notre éventuelle prolongation ailleurs. Pour tout dire, je ne me suis guère replongée dans les textes, mais il est un domaine auquel je suis particulièrement sensible, qui me touche et me fascine, ce sont les arts. Et, il faut bien le dire, c'est en contemplant certaines œuvres d'inspiration religieuse que j'ai vraiment eu la sensation d'atteindre ce qu'on appelle le sacré et de trouver au moins une justification à la religion : avoir inspiré la beauté. Vivant dans une région dont l'héritage culturel et cultuel est particulièrement riche, j'ai fait récemment des découvertes fabuleuses : les remarquables retables du Musée des Beaux arts de Dijon, réalisés par des peintres flamands, dans lesquels la figuration du diable témoigne d'une imagination peu courante ; les abbayes à la beauté immuable, etc. Mais, l'institu-

tion qui m'a le plus fascinée, c'est l'Hôtel-Dieu de Beaune. Davantage que ses lignes nobles, son architecture inventive, c'est son origine qui m'a le plus intriguée. Replongeons-nous un bref instant au Moyen Âge, lorsque la Bourgogne fait pâlir le royaume de France. Philippe le Bon règne alors sur ce duché qui s'étend du sud de la Saône et-Loire aux Pays-Bas actuels. Son chancelier, Nicolas Rolin, décide, avec sa femme, Guigone de Salins, de sauver la population de Beaune, décimée par la famine et la peste.

En 1443, l'Hôtel-Dieu est construit pour accueillir "les pôvres". Nourriture offerte, soins prodigués (puisqu'il s'agit d'un immense hôpital qui restera en service jusqu'en 1971) dans un cadre grandiose. Nicolas Rolin, devenu immensément riche, pensait au salut de son âme en commandant une telle réalisation, comme le lui conseillait sa sage épouse Guigone. Aussi a-t-il fait appel aux plus grands artistes de l'époque pour donner corps à son projet. Ici se trouve par exemple le polyptyque le plus célèbre de Rogier Van der Weyden, Le Jugement Dernier. Pour racheter ses fautes, Nicolas Rolin a construit un édifice qui a traversé les âges, en conservant sa fonction sociale.

Reste la beauté, pas du geste, mais des lieux, sobres et vivants. Comme si des hommes avaient, ensemble, relevé le défi d'offrir à des malades, ou des mourants, le plus fort présent qui soit : l'essence des choses.

POUR TOIT, L'INFINI

Ne vous méprenez pas sur mes intentions. Je sais que si ce n'avait été la religion, les artistes auraient trouvé leur inspiration ailleurs. Mais il n'empêche, que ce soient les pyramides égyptiennes, les temples incas ou les églises occidentales, je ne peux m'empêcher de m'émerveiller devant la grandeur de ces témoignages. Hormis les régimes totalitaires, qui ont versé dans le culte de la personnalité puissance dix, je ne vois guère aujourd'hui de réalisations où se mêlent et s'enrichissent tant de savoir-faire à la gloire d'un idéal ou d'une croyance. Seuls des projets technologiques ambitieux, comme celui de la fusée Ariane, me semble-t-il, réunissent autant de personnes aux compétences diverses.

Mais, ces réalisations sont loin de nous, entièrement tournées vers un avenir technologique qui nous échappe. Prosternés devant les marques du passé, tournés vers l'avenir, gérant au jour le jour le présent, nous n'avons plus la mesure du temps. La religion, quelle qu'elle soit, a au moins le mérite de le transcender, et aussi paradoxal que cela puisse paraître de le mettre à la portée de l'homme, infime particule de l'univers. La terre est parsemée de constructions centenaires, voire millénaires, autant de petits grains de sable qui nous permettent de considérer l'évolution de notre espèce et de ses croyances, autant de pointes dressées vers le ciel, notre infini.

Catherine FOURNIER

CONTRADICTIONS MODE D'EMPLOI

→ QUAND ?

Il paraît, en préparation de la réunion dont le thème a été fixé à l'avance.

☉ COMMENT ÉCRIRE ?

Si le thème vous inspire ou si une idée sur l'actualité ou tout autre sujet vous taraude, alors plusieurs solutions :

✎ envoi sur papier manuscrit pour les non-équipés d'ordinateur et à condition de parfaite lisibilité ;

✎ envoi sur disquette 3,5 pouces Attention à la protection lors de l'envoi : enveloppes épaisses ou molletonnées

De préférence sur Mac-intosh mais les formats PC sont acceptés. Enregistrez votre texte sous format TEXT ou ASCII.

Dans tous les cas, veuillez joindre un tirage papier, sans annotation manuscrite afin de laisser une possibilité de scannage en dernier recours.

Joignez, si vous le pouvez, des illustrations.

☞ QUELLE PRÉSENTATION ?

Essayez de prévoir un chapeau en guise d'introduction de votre article, ainsi que des inter-titres afin d'aérer au maximum vos articles. Éviter absolument les alinéas.

Prévoyez large, avant la date fatidique. Les rushs de dernière minute sont pénibles !

Relisez et faites relire vos productions, la correction à posteriori est fastidieuse !!!

☼ OÙ ?

Documents à envoyer à Nathalie Chifflet 17 rue Crussol 75011 Paris ou

Didier Guillot, 7ter rue de Saisset, 92120 Montrouge (Fax : 53 85 68 99).

L'HOMME DIEU OU LE SENS DE LA VIE : UNE SPIRITUALITÉ LAÏQUE EST-ELLE POSSIBLE ?

En France, depuis le début des années 90, le thème de la quête de sens est à la mode. Répondant aux interrogations pressantes d'une part croissante de la population, les cafés philosophiques se multiplient et les ouvrages de philosophie rencontrent un certain succès, si l'on en juge par les deux best-sellers de l'été dernier : *Le petit traité des grandes vertus* d'André Comte-Sponville tiré à plus de 200 000 exemplaires et *Le monde de Sophie* de Jostein Gaardner. Sans compter l'abondante littérature ésotérique consacrée aux arts divinatoires et au fatras New Age et post-baba (car nous sommes sérieux à Débattre).

Nul besoin d'être sociologue pour s'apercevoir que la recherche d'une certaine sagesse fait florès actuellement. Quel sens donner à cet appétit récent pour les questions métaphysiques ? S'agit-il de combler le vide laissé par la fin du communisme ? Ou de répondre au déclin de la pratique religieuse par la quête d'une nouvelle spiritualité ?

S'il paraît difficile d'expliquer cet engouement, un ouvrage récent montre bien les liens qui l'unissent avec la question de la modernité. Son auteur, que certains d'entre nous connaissent bien pour l'avoir eu

comme professeur, si ce n'est comme gourou, s'attaque de manière ambitieuse à ce thème en vogue. Je veux parler de *L'homme-dieu ou le sens de la vie* de Luc Ferry.

MODERNITÉ ET PERTE DE SENS

A l'origine des questions actuelles sur le sens de la vie, Luc Ferry constate la contradiction suivante : l'homme moderne ne cesse de se poser des questions sur la mort, l'amour ou le mal, alors même qu'aucun des commandements divins qui s'imposaient à lui ne permettent de donner une explication globale du monde qui nous entoure. Les questions existentielles qui n'avaient pas de raison d'être dans un monde traditionnel, où tout a une place et une fonction, surgissent avec force dans nos sociétés "désenchantées", pour reprendre la terminologie de Marcel Gauchet. Ce constat n'est pas nouveau, puisqu'il remonte au XVIII^{ème} siècle, et a été décrit par de nombreux auteurs sous des termes différents : sécularisation, laïcisation ou encore fin du théologico-éthique. Les symptômes de l'avènement d'un univers laïc, dans lequel la croyance religieuse ou la tradition (pour les sociétés plus primitives) n'interviennent plus dans la sphère politique, ont été clairement identifiés : hyper-individualisme

qui se traduit par une "éthique de l'authenticité", socialisation par le consumérisme, crise de l'universalisme, "crépuscule du devoir" et du don de soi.

Autant de phénomènes perçus comme la manifestation d'une "crise des valeurs" et qu'il conviendrait plutôt de désigner comme une "fin des grands référents collectifs". L'idéal d'autonomie individuelle contenu dans le projet démocratique moderne a fait exploser les dogmatismes et tous les arguments imposés par une autorité supérieure à soi : le Tout-puissant, les Ancêtres, la Révolution ou la République. En effet, on peut analyser la sacralisation communiste de la Révolution et la sacralisation de la République depuis la III^{ème} République comme des substituts provisoires à l'absence d'autorité divine ou traditionnelle. Ainsi, n'en déplaise à Chevènement et Séguin, leurs exhortations répétées au rétablissement d'une mythique République dissimulent mal leur volonté commune de restaurer un État jacobin imposant de manière autoritaire une morale laïque.

Si Dieu est mort et ses succédanés ont échoué, l'apologie des forces vitales et du seul souci de soi prôné par Nietzsche devrait marquer l'achèvement théorique de la modernité. De manière moins brutale, c'est un peu le pro-